



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Pouff en tulle lamé des magasins de M^{me} Arundel, successeur de M^{me} Aubert-Mure, rue de Ménars, n. 8. Robe en satin, garnie de rubans, façon de M^{me} Minette, rue de Rivoli, n. 34.

MODES.

On voit sur quelques robes élégantes des volans en blonde qui redonnent à cet article de luxe le mérite que venaient lui disputer les nouvelles étoffes. Les volans en blonde se placent quelquefois par double rang; celui de dessus, moitié moins haut que celui de dessous. Sur une robe en pou de soie rose, nous avons vu un haut volant en blonde relevé de distance en distance en feston, retenu par une rose; la mantille qui entourait le corsage était relevée en draperie sur la manche, et fixée à cette place par une rose qui se retrouvait encore au milieu du corsage où elle réunissait les deux bouts de la mantille.

— Une des plus jolies robes de blonde qui aient paru cet hiver était à fond uni ayant des colonnes en dessins magnifiques qui, étroits vers la taille, s'agrandissaient jusqu'aux genoux où ils se terminaient par un nœud de ruban de gaze rose, dont les bouts retombaient jusqu'au bas du jupon en formant ainsi tout autour une garniture flottante qui était d'un effet ravissant au bal; les manches étaient ornées de trois colonnes terminées aussi au bas par trois nœuds dont les bouts retombaient sur le bras; le corsage était uni, drapé, et les draperies retenues par des nœuds. Cette robe, remarquable par son bon goût et la richesse de son travail, sortait des magasins de M. Violard*. Il s'est fait

* Rue Choiseul, n^o 2 bis.

aussi dans cette même maison une robe ouverte, en blonde noire, dont le tour était enrichi d'un charmant dessin gradué sur le devant et se prolongeant autour du jupon; aux deux coins, au bas de cette robe, deux grands dessins comme ceux qu'on pourrait mettre aux coins d'un schall, et qui ajoutaient beaucoup à l'élégance du costume; les manches longues unies avec poignets brodés; autour du corsage, demi-redingote, décolleté et drapé sur le devant; une mantille de blonde à dessin assorti à celui de la robe qui était doublée en satin citron, et formait une charmante toilette. Ces deux articles, les plus distingués en ce genre qui aient paru cette année, avaient été exécutés chez M. Violard, qui reproduit avec une célérité extraordinaire toutes les nouveautés qui lui sont commandées. Nous rappellerons aussi que dans ces mêmes magasins se trouvent des *écharpes-voiles* pour mariage, des canezouts et bonnets dans toutes les plus jolies formes, mantilles, mitaines, dentelles et blondes blanches et noires, et des blondes en pièces qui peuvent être employées à toute espèce d'articles de toilettes. — Les charmantes robes que nous venons de citer avaient été exécutées par M^{me} Brunel-Masse*.

— Pour toilette de bal de jeunes personnes, une robe de crêpe ornée sur le devant du jupon d'une guirlande de fleurs formant cordon, et placée en demi-cercle arrêté à la hauteur du genou par deux bouquets d'où partent deux rubans remontant vers la ceinture comme s'ils retenaient les bouquets. Cet ornement est simple, gracieux, et s'accorde parfaitement avec une coiffure en fleurs. Genre exécuté sous les formes et la recherche les plus variées chez M^{me} Casaubon**.

— Une autre jolie disposition d'ornement est trois rubans de satin rose attachés sur le devant de la ceinture, et ar-

rêtés à la hauteur du genou par trois nœuds dont les bouts tombent jusqu'au bas de la robe. Des robes de crêpe bleu ou rose ainsi ornées sont simples et jolies. Nous avons vu cette même façon en rubans bariolés sur des robes en gaze blanche. Sur une robe cerise, ces mêmes rubans étaient en or.

— Dans les soirées qui ne sont pas dansantes, les turbans et les petits chapeaux sont préférés aux coiffures en cheveux. On n'a jamais rien fait de plus gracieux et de plus coquet que les petits chapeaux parés de cet hiver. Ce sont des formes petites, retroussées, croquées avec une entente admirable. M^{me} Scuriot* a fait paraître dans ce genre des modèles charmans. Elle possède tout-à-fait le tact des physionomies, et obtient dans toutes ses modes des succès dont la coquetterie et le bon goût ont droit de lui tenir compte.

— Nous voyons beaucoup de petits chapeaux en velours scabieuse ou grenat, ornés d'un ciseau de paradis placé sous la passe du côté où elle se recourbe en dehors. Les formes de la tête sont basses, et les chapeaux toujours placés très en arrière du front.

— Des chapeaux en velours vert émeraude, passes rondes, évasées, descendant un peu en auréole autour du front, et surmontés d'une ou deux plumes blanches placées en plumes de page, c'est-à-dire au milieu et peu inclinées, ont été admirés dans une brillante réunion de cette semaine.

Une jolie fantaisie était aussi un tout petit chapeau en satin rose, passe retroussée, ornée d'une grande plume rose au milieu et noire sur les bords. Cette plume, qui couronnait tout le dessus de la tête, était attachée sur le côté par un nœud de jais formé par une cordelière qui entourait la forme du chapeau, et se terminait par deux glands tombant sur le cou. Cette coiffure était portée avec une robe de dentelle noire doublée en rose.

* Rue Saint-Fiacre, n° 20.

** Couturière, rue Sainte-Anne, n° 22.

* Rue Monsigny, n° 1.

— Il y a une grande progression dans la passe des chapeaux, et tout porte à croire qu'ils seront assez grands cet été. Déjà pour les chapeaux de visites et de promenades, on fait les passes et les formes plus grandes, toujours descendantes sur les joues et relevées au milieu. Les bavolets sont grands, les mentonnières en blonde ne cessent point d'être de mode, lorsqu'elles vont bien, et dans les passes des chapeaux on met des ornemens de rubans, combinés avec le genre de chapeaux.

— Les chapeaux les plus nombreux sont en velours plein ou velours épinglé, bleu, vert, marron, ornés de fleurs d'hiver ou de plumes de la même nuance que le chapeau.

— Aux bords des chapeaux, on voit beaucoup plus de demi-voiles en dentelle noire qu'en dentelle ou blonde blanche.

— Sur les capotes en velours ou satin, on met pour ornement des nœuds ou des bouquets de fleurs. Les petits œillets, les acacias, les fleurs d'ébénier, le chèvre-feuille, sont beaucoup employés.

— Les garnitures des bonnets sont toujours très-petites, relevées et rejetées en arrière.

— En voyant pendant les jours gras toute la foule porter son admiration sur un équipage rempli de masques, au milieu desquels se pavoisait un coq vraiment merveilleux d'aspect et de plumage, on ne savait ce que l'on devait admirer le plus, ou de l'individu qui imitait le cri du coq qu'il représentait admirablement, ou de la perfection avec laquelle M. Chagot avait perfectionné ce bizarre déguisement. Tout singulier que soit l'à-propos, nous en profitons pour rappeler les magasins de M. Chagot, qui n'imitent pas moins bien les fleurs de nos jardins que les plumages de nos animaux domestiques.

— Depuis quelques années l'art de la coiffure a fait des progrès immenses dans les départemens. Ce n'est plus maintenant à Paris seulement que l'on trouve des artistes qui savent disposer des tresses et

des boucles avec grâce, et saisir les compositions les plus favorables aux physiognomies. Nous voyons dans nos principales villes des figures de femmes charmantes, rehaussées par tout ce qu'une coiffure de bon goût peut ajouter de charme et d'élégance. Cette importation, si bien dans l'intérêt des femmes et du monde, est dû à l'usage des concours de coiffure que nos principaux artistes ont établis à Paris, et où viennent se développer les talens des coiffeurs les plus distingués de nos départemens. Parmi ceux qui, sous la direction de M. Nardin*, ont exporté avec le plus grand succès le talent transmis par les leçons du maître, nous citerons les noms suivans, remettant à un prochain numéro la suite d'une liste que nous ne pouvons compléter aujourd'hui.

MM. Lafortune,	à	<i>Cherbourg.</i>
Choiselas,		<i>Soissons.</i>
Chabot,		<i>Lauzanne.</i>
Belisle,		<i>Saint-Lô.</i>
Robson,		<i>Namur.</i>
Dodé,		<i>Caen.</i>
Benard,		<i>Hâvre.</i>
Bellecroix,		<i>Alençon.</i>
Thomas,		<i>Liège.</i>
Salmon,		<i>La Haye.</i>
Van Hissenhoven,		<i>Anvers.</i>
Lagnier,		<i>Bruzelles.</i>
Hubert,		<i>Orléans.</i>
Charles,		<i>Dijon.</i>
Marchal,		<i>Angers.</i>
Ressort,		<i>Lyon.</i>
Carpinetto,		<i>Gènes.</i>
Thomas,		<i>Liège.</i>

* Rue des Martyrs, n° 45.

UNE LÉGENDE *.

Les rayons du soleil couchant doraien^t les hautes cheminées de la ville de Morlaix, ils frappaient sur les vitraux des fenêtres en ogives de la vieille église Notre-Dame de Mur, et se jouaient entre les riches dentelures du clocher aux flèches hardies; puis ils éclairaient le sommet de la colline et les antiques tourelles du noir château, et glissaient sur le frais gazon qu'agitait mollement la brise du soir. Le ciel était tout en feu, les nuages aux contours d'or ressemblaient à des globes resplendissans qui voyageaient dans l'air.

On admirait au loin le fort du Taureau qui s'élevait au-dessus d'une des vallées et qui semblait dire au siècle présent l'histoire des siècles passés, et raconter par quelles horribles machinations la tyrannie en avait fait le dépôt de ces victimes. Le soleil planait sur les fenêtres aux lourds barreaux, il éclairait à la fois une scène de bonheur et un lieu de désolation; mais sa douce chaleur ne pouvait pénétrer à travers ces murs épais qui avaient été témoins de tant de forfaits et qui avaient entendu et étouffé les cris de cent mille infortunés.

La campagne se peuplait de monde qu'un air doux et pur et la plus belle soirée de l'été avaient invité à sortir de leur habitation; tout semblait respirer une douce joie, être animé d'une double vie; tout, jusqu'aux odorans acacias qui bordaient comme une large ceinture les rians jardins et secouaient leurs grappes roses et embaumées sur les jeunes filles aux noirs corsages, au court jupon rouge et au voile de blanc lin; parmi elles on en remarquait une, insoucieuse et folâtre enfant qu'embellissait encore une fraîche et riante couronne de bluets placée sur ses blonds cheveux. Elle écoutait avec atten-

* Fragment d'un ouvrage inédit.

tion une vieille chronique que racontait une de ces compagnes; déjà l'on était sous l'influence de cette histoire des tems passés, lorsqu'elle l'interrompit tout-à-coup en riant. « Bah! s'écria-t-elle, folie que tout cela, j'en sais une bien plus belle, moi. — Une plus belle! Ketly, oses-tu dire cela? s'écrièrent toutes les jeunes filles à la fois. — Eh bien! puisque vous ne voulez pas me croire, laissez-moi vous en raconter quelque chose, et si vous conservez la même opinion, Marguerite continuera son récit.

« Vous avez vu la statue du château qui domine la contrée, vous savez qu'elle fut élevée en l'honneur d'Isault aux blanches mains, fille d'un roi de Bretagne, et qu'elle est sa véritable image. Or, il fut dit que tous les cent ans on choisirait douze des plus jolies filles de Morlaix, et qu'elles iraient, parées de leurs habits de fêtes, et ayant à leur tête la dame du noble manoir, couronner de fleurs la blanche statue. Depuis cette époque, cette cérémonie a toujours eu lieu. Il y a aujourd'hui soixante ans que le siècle était écoulé. On était en 1557, et c'était au règne du roi Henri, deuxième du nom; ma grand-mère, qui avait alors dix-sept ans et une jolie contenance, fut choisie avec onze de ses compagnes pour célébrer cette fête mémorable, et c'est d'elle que je tiens ces détails, tous les jours elle m'en parle encore.

» La châtelaine, ayant nom Gisarde de Montricher, se montra parée de tous ses atours: elle portait une robe de satin blanc semée de roses brochées dans l'étoffe, et son collet, sa fraise et ses manchettes étaient de fine dentelle; toutes les jeunes filles, vêtues de blanc, et la tête ornée d'un chaperon de fleurs, marchaient deux à deux derrière elle. Après avoir fait, avec ses jeunes compagnes, trois fois le tour de la salle, la châtelaine s'assit sur un trône recouvert de velours cramoisi et enrichi de dentelles d'or et d'argent. Si l'on en croit la chronique, la statue disait à

voix basse à chaque personne qui s'approchait d'elle le nom de celui qu'elle aimait ou qu'elle aimerait un jour. Bientôt la châtelaine s'avança avec noblesse, quoiqu'une vive rougeur colorât ses joues naturellement pâles; son cœur battait avec violence, les saphirs de son collier se balançaient sur son cou nu, et les glands de son voile flottaient entre les plis nombreux de sa robe de satin. Elle s'agenouilla tremblante, et posa sa couronne sur la tête d'Isault, tandis que les draperies effleuraient les boucles de ses blonds cheveux, et que leurs longues franges d'argent se mêlaient aux bandeaux de perles qui ornaient son blanc front. Il y eut un moment d'attente; tout le monde prêta l'oreille pour saisir au passage le nom du mortel fortuné; Gisarde crut l'entendre. « Grand Dieu! dit-elle d'une voix basse et étouffée, ne nomme pas si haut le fils de mon roi! » La pauvre jeune dame ne l'avait pourtant entendu que dans le fond de son cœur, car... » En ce moment, un jeune homme s'approcha du charmant groupe, et interrompit la légende. « A qui appartient ce château? » demanda-t-il en désignant un antique manoir placé sur le sommet de la colline. Ketly sourit à cette demande. « On l'ignore, répondit-elle; il vient d'être vendu, et les nouveaux propriétaires ne sont arrivés que depuis quelques jours. Oh! ils n'y resteront pas longtemps, on dit qu'Isault s'y promène toutes les nuits; et dam! tout le monde n'aime pas à jaser avec les morts. » L'étranger s'éloigna et se dirigea vers le château qui avait frappé son attention par son architecture à la fois élégante et gothique, par sa position pittoresque qui semblait l'isoler de toutes les autres habitations. « Quel est le nom qui fut prononcé par la blanche image d'Isault? demanda Marguerite avec intérêt et curiosité. — La statue n'avait point parlé! répondit malignement Ketly, la châtelaine seule s'était trahie. » A ces mots toutes les jeunes filles se mirent à rire; mais bientôt l'étranger entendit au

loin les sons plaintifs d'un lai du xv^e siècle, chanté par la belle Ketly, et apporté à son oreille par la brise du soir.

Si rencontrez géant sur votre route,
Bon fils de preux, ferme sur le jarret,
De haut en bas le pourfendrez sans doute,
En invoquant votre dame en secret.

Si rencontrez trop fière châtelaine
Qui dans ces lacs veuille vous arrêter,
Fuyez, fuyez, la résistance est vaine;
Plus que géant elle est à redouter.

Mais si trouvez naïve pastourelle
Qui veuille bien vous octroyer son cœur,
Ah! gardez-vous d'être un trompeur pour elle!
Soyez loyal, il y va de l'honneur.

M^{me} ÉMILIE MARCEL.

LES FEMMES CÉLÈBRES

DE TOUS LES PAYS,

LEURS VIES ET LEURS PORTRAITS,

Par M^{me} la duch. d'Abrantès et Joseph Straszewicz *.

Jamais ouvrage ne mérita plus que celui-ci d'être annoncé dans notre journal; il est consacré aux femmes; une femme en rédige le texte, nous ne saurions trop nous intéresser à sa publication qui d'ailleurs sera appréciée par tous les amateurs des arts et par ceux des connaissances historiques. N'aurons-nous rien à dire de ce noble proscrit Polonais qui, après avoir sacrifié une fortune considérable aux plus purs principes de patriotisme, n'a recours qu'à une vie laborieuse et aux ressources d'un esprit cultivé et inventif, non seulement pour réparer à son égard les injustices du sort, mais encore pour secourir ses compatriotes, ses anciens compagnons de gloire et de malheur! Le comte Straszewicz a parcouru

* On souscrit chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, 17;
Bosange, rue Richelieu, 60;
Danty, rue Vivienne, 2;
Gihaut, boulevard des Italiens;
l'Éditeur, rue du Colombier, 3.

l'Europe en grand seigneur; comme soldat, il combattit en Lithuanie; et maintenant il vit à Paris en homme de lettres, en artiste, en industriel. On s'attendrit, sans éprouver de sentimens pénibles, sur un caractère ferme et courageux; et de tels exemples ne sont point inutiles dans nos tems de révolutions. Cette justice, que nous devons à l'éditeur, une fois faite, nous allons nous occuper de son ouvrage.

La première livraison qui vient de paraître contient quatre portraits: ce sont ceux de *M^{me} Létizia*, mère de Napoléon, de *Jeanne Grey*, de *dona Catalina de Eranso*, et de *Zingha*, reine de Matamba. Les deux premières héroïnes sont connues par leur élévation instantanée, et l'infortune qui la suivit, car nous n'oserions dire si la mort prématurée de Jeanne fut plus cruelle à souffrir que les vieux jours de Létizia; mais les dames françaises auront beaucoup à apprendre sur l'histoire de Catalina et de Zingha. Nos lectures nous entretiennent de peu de femmes qui puissent nous rappeler celles-ci. Catalina, changeant à l'âge de quinze ans son habit monastique contre un uniforme, et cela en Espagne, et au seizième siècle, n'a pas assurément une physionomie commune. Si ce début promet, la suite y répond si bien, que c'est sous le nom de *Monja Alferez* (religieuse porte-étendard), que Catalina est citée dans tous les livres espagnols. Cependant, elle cacha d'autant mieux son sexe, que nul penchant à la galanterie ne l'exposait à le trahir. Catalina jouait avec fureur; elle se servait de poignard, d'épée, de pistolet, en toute rencontre; elle assassinait, comme nous médions, mais elle était chaste: cette vertu, qui ne se démentit jamais, jointe aux traits forts et prononcés de Catalina, laissera douter s'il faut lui en savoir gré. Aventurière courant le nouveau monde (puisque les Espagnols ne l'ont point nommé *aventurier*), Catalina est un diable incarné, dont l'histoire ne peut se quitter quand on l'a commencée. On ne lira plus

de romans, si l'on publie de semblables biographies; car certes nos plus habiles conteurs n'arrivent point avec leur imagination à nous retracer des faits, des situations, comparables pour la variété, la surprise et l'effroi, au récit des actions de la *Monja Alferez*, et rien n'y manque de ce qui peut satisfaire le goût moderné. On la voit tantôt sur la cime des Cordilières, tantôt au milieu d'un torrent; réfugiée de nuit dans une église, portée dans un palanquin, prenant et donnant de l'or, faisant des prisonniers, s'agenouillant devant un évêque. Des cloîtres, des champs de bataille, des montagnes, des forêts vierges, l'Océan, voilà le théâtre où s'exerçait Catalina, où elle déployait son courage et son esprit aussi vindicatif qu'entreprenant. Quelle inépuisable source de scènes dramatiques, pittoresques, maritimes! Comme on va piller la terrible *Monja*!... *Zingha* sera plus respectée, non parce qu'elle ceignit le diadème, et fut élevée au sang chaud, mais parce que sa beauté tout africaine n'a jamais plu généralement en Europe, et que les actrices, qui consentent à mettre sur leur visage du rouge, et parfois du blanc, ont une aversion décidée pour le noir.

Lorsque l'innocente et douce Jeanne Grey apparaît au milieu de ses deux formidables compagnes, sa vue rafraîchit l'imagination; et la mère des Bonaparte, réveillant tant de souvenirs, complète une série de sensations difficiles à exprimer. Que les faits soient curieux, instructifs, attachans, c'est ce qu'on ne mettra point en doute; quant au style, *les Mémoires de M^{me} la duchesse d'Abrantès*, lus par toutes les nations civilisées, dispensent également d'éloges et de critiques.

Dire que les portraits de cette livraison sont de MM. Devéria, Maurin et Léon Noël, c'est apprendre aussi qu'ils ne laissent rien à désirer aux amateurs les plus difficiles.

Ce recueil aura un succès immense. Quelle est la femme qui ne voudra pas se

familiariser avec les traits des personnes célèbres de son sexe? Quelle est celle qui ne lira pas avec avidité l'histoire de leur vie? et l'espoir de trouver parmi les héroïnes de tant de siècles, de tant de pays, un costume élégant, une parure originale ou gracieuse, les femmes y seront-elles indifférentes? non, vraiment. La *toque* et le *corsage* de Jeanne Grey feront méditer long-tems les jeunes personnes les plus sensées; il n'est pas même positif que l'âge mûr ne discute sur l'agencement des pierrieres qui les ornent, et les antiquaires donneront leurs avis.

Nous ne connaissons point une classe de lecteurs à qui ce recueil n'offre le plus vif intérêt, et l'annoncer est l'unique service que nous puissions rendre à ses auteurs.

La comtesse de BRADI.

LES SENSATIONS,

Par Constant Berrier.

Ce recueil de poésies offre des morceaux de divers intérêts. Un des meilleurs est un essai dramatique, qui rappelle l'héroïque assassinat qui illustra Charlotte Corday. Dans le tableau intitulé *les Girondins*, M. Berrier dépeint énergiquement le trouble qu'excita, dans la population de Caen, l'arrivée du décret de proscription de ces orateurs célèbres. Charlotte surtout montra une exaltation que son père chercha en vain à calmer.

Eh quoi! malgré ton sexe et malgré ton jeune âge?

CHARLOTTE.

..... Ah! je sais qu'ils immolent les femmes;
Jusqu'à nous le martyr étendant ses rameaux
Ombre notre front du cyprès des tombeaux...
Ah! puisque l'échafaud dévore tour à tour
La pitié, la faiblesse, et l'hymen et l'amour;
Puisqu'il frappe à la fois le crime et l'innocence,
Et que jusqu'à mon sexe il étend sa puissance,
Tant mieux! tant mieux! mon père, il finira bientôt:
Le monde lui manquant, que fera l'échafaud?

APPÉTIT CONJUGAL.

La *Revue de Paris*, en annonçant qu'elle vient de recevoir les mémoires inédits de Monk Lewis, auteur du *Moine*, en extrait cette anecdote assez plaisamment racontée par Lewis dans son *Journal de Voyage*.

« Comme je suis particulièrement curieux des témoignages d'affection conjugale chez les animaux, j'ai été ravi d'un trait que m'a cité ce matin le capitaine. Pendant qu'il était mouillé dans la rivière Noire, à la Jamaïque, on voyait souvent des requins, mâle et femelle, venir jouer autour du navire. Enfin la femelle fut tuée, et le désespoir du mâle fut excessif :

Che faro senz' Eurydice!

Ce qu'il fit sans son Eurydice est encore un secret; mais voici ce qu'il en fit. A peine elle avait rendu le dernier soupir, qu'il appliqua ses dents à son cadavre, et se mit à le manger avec l'appétit le plus expéditif. Les matelots eux-mêmes furent touchés de cette singulière marque d'amour posthume. Pour aider ce tendre époux à s'acquitter plus facilement de ce triste devoir, ils se firent ses écuyers tranchans, et se mirent à découper sa chère moitié avec leurs haches. Pendant ce tems-là, le requin veuf ouvrait sa gueule aussi large que possible, et avalait chaque livre de chair qu'on lui dépeçait avec une admirable glotonnerie. Je ne fais pas le moindre doute que, tout en mangeant, il était intimement persuadé que chaque morceau passait directement de son estomac à son cœur. « Elle fut sage et prudente, se disait-il; elle fut excellente sa vie durant, et elle est encore parfaite après sa mort! » Puis, incapable de dissimuler sa douleur,

Il avale et soupire; il soupire, il avale,
Pour avaler et soupirer toujours

» Je n'imagine pas que les annales de l'hymen puissent offrir de semblables

exemples de tendresse après la mort. J'interroge en vain l'histoire ; je n'y trouve rien d'analogue, si ce n'est un trait raconté de Camblettes, roi de Lydie. Ce roi, également remarquable par sa voracité et son affection conjugale, étant, une nuit accablé de sommeil et en même tems dévoré d'une faim violente, dévora sa femme sans le savoir, et fut très-étonné, le lendemain matin, en se réveillant, de trouver entre ses dents une de ses mains, le seul morceau qui restât de la pauvre reine. Mais Camblettes ne se doutait pas de ce qu'il faisait, tandis que le témoignage d'amour du requin était évidemment un acte raisonné. »

Album.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — *L'Art de quitter sa Maîtresse*. Ce titre est menteur, il est bon de prévenir d'avance les braves gens qui pourraient s'y fier, et croire qu'on leur donne un moyen certain de changer d'amours à volonté ; c'est tout le contraire qui arrive : les trompeurs sont attrapés.

Jouée avec une extrême vivacité, avec beaucoup de gaîté par les acteurs, cette pièce a fait plaisir, et amuse toutes les fois qu'on la représente.

— On parle de la prochaine arrivée à Lyon d'une troupe de jeunes sourds-muets, qui vient d'exécuter à Gênes et à Genève, avec le plus grand succès, une pantomime ayant pour sujet *Joseph reconnu par ses Frères*. L'expression vive,

profonde et toujours vraie de leurs gestes et de leurs attitudes, a produit, dit-on, l'effet le plus étonnant sur les spectateurs.

— On joue à Londres, au théâtre de Drury-Lane, une imitation ou plutôt une traduction de *Bertrand et Raton*, sous le titre du *Ministre et le Mercier*.

— Enfin la Comédie-Française s'est officiellement emparée hier de M^{lle} Brohan, de cette actrice qu'elle aurait dû accueillir depuis long-tems, si elle avait entendu ses intérêts. La nouvelle pensionnaire a fait son entrée dans les deux rôles de Suzanne du *Mariage de Figaro*, et de Madelon des *Précieuses Ridicules*, qui devaient lui rappeler des souvenirs flatteurs. Ce furent ceux de ses débuts à l'Odéon, ce furent ceux qui lui valurent les couronnes du Conservatoire, alors qu'elle préludait aux succès nombreux qui ont déjà signalé sa carrière dramatique.

ERRATUM. — *Explication de la planche des chapeaux du dernier numéro*. Coiffure à la Mancini exécutée par M. Croizat, et ornée d'une guirlande en perles de ses magasins, rue de l'Odéon, n° 32. Bonnet grec brodé en or des magasins de M^{me} Dambrun, hôtel Montholon, rue Sainte-Avoie, n° 63. Chapeau en velours des magasins de M^{me} Céline-Martin, place Vendôme. Turban en satin broché ; mantille en tulle doublée en satin, des magasins de M^{me} Lavigne, boulevard Poissonnière, n° 18.

A ce Numéro est jointe la planche 1040.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

20. Février, 1834.

N^o 1040.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.
Pouff. en tulle lamé. Robe en satin garnie de Rubans.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place. London.